



HAL
open science

**Pour une histoire littéraire intégrée (des centres aux marges,
du national au transnational : littératures françaises,
littératures francophones, littératures féminines)**

Anthony Mangeon

► **To cite this version:**

Anthony Mangeon. Pour une histoire littéraire intégrée (des centres aux marges, du national au transnational : littératures françaises, littératures francophones, littératures féminines). La littérature africaine francophone, mesures d'une présence au monde, Éditions Universitaires de Dijon, pp.87-104, 2014, Écritures. <hal-03136810>

HAL Id: hal-03136810

<https://hal.science/hal-03136810v1>

Submitted on 9 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Document de travail d'un article publié p.87-104 dans Abdoulaye Imourou (dir.) : *La littérature africaine francophone, mesures d'une présence au monde*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, coll. Écritures, 2015, 277 p.

Pour une histoire littéraire intégrée (des centres aux marges, du national au transnational : littératures françaises, littératures francophones, littératures féminines)

Résumé de l'article

L'histoire de la littérature française est généralement pensée indépendamment des littératures francophones non-européennes, pourtant issues de l'histoire coloniale et en relation étroite avec le champ littéraire français. Semblablement, les femmes auteurs ne s'y voient reconnaître qu'un rôle subalterne. L'esthétisation progressive de la littérature, enfin, a conduit à négliger l'importance des périodiques, des réseaux sociaux et de la littérature d'idées dans l'histoire des pratiques et des formes littéraires. En menant une interrogation sur le statut autant que sur la littérarité des textes, en intégrant diverses productions (littératures françaises et francophones, noires, féminines, presse et littérature d'idées) dans les mêmes perspectives de recherche, en étudiant enfin leurs interactions, on peut transformer les modèles politiques, temporels et géographiques qui ordonnent l'histoire littéraire, et dépasser un certain nombre d'oppositions académiques (entre avant-garde et tradition, entre haute et basse littérature, entre nationalisme et cosmopolitisme) pour reconfigurer le canon littéraire d'expression française.

Article

S'interroger sur la place de « l'Afrique francophone dans le jeu littéraire mondial », c'est implicitement proposer d'écrire une nouvelle histoire littéraire. Une telle ambition s'inscrit dans une réflexion générale sur *La République mondiale des Lettres*, telle que Pascale Casanova en avait dessiné les premiers contours à la fin des années 90. Plus récemment, dans *French Global, a new approach to literary history* (2010), Susan Suleiman et Christie McDonald ont également proposé, avec 29 contributeurs, une autre manière de lire et d'écrire l'histoire littéraire : « Notre objet », disent-elles, « ce sont les traditions littéraires en français, au sein et en dehors de ce pays qu'on appelle la France. Le défi consiste à lire les œuvres en relation avec le globe conçu comme un monde, une sphère, un espace de rencontre avec d'autres hommes et l'idée même de l'altérité »¹. Pour justifier son projet d'histoire littéraire mondiale, Pascale Casanova renvoyait à Henry James et à sa métaphore du « motif dans le tapis » qui, pour être perçu, nécessite un changement de perspective et d'échelle ; pour expliciter leur démarche, Suleiman et McDonald disent prendre acte des « développements les plus importants dans le domaine des études françaises depuis les années soixante », à savoir « la révolution féministe qui a débuté durant les années soixante dix, et la reconnaissance des littératures francophones »². Les deux livres partagent donc un même objectif – « concevoir l'espace littéraire comme une réalité globale », et opérer par là même un décentrement par rapport aux « habitudes nationales »³ – mais on voit bien, dans le même temps, combien ils

¹ New York, Columbia University Press, 2010, p.XVII.

² Susan Rubin Suleiman et Christie McDonald, « French Global : comment écrire une histoire littéraire au XXI^e siècle ? », *Acta Fabula*, Dossier critique : « Histoires littéraires », URL : <http://www.fabula.org/revue/document6744.php>, janvier 2012.

³ Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil, coll. Points ? 2008, p.22.

restent ancrés dans ces dernières. Pascale Casanova soulignait elle-même, dans sa « Préface à l'édition 2008 » de *La République mondiale des lettres*, que sa démarche intellectuelle reste « un pur produit de la structure que j'avais décrite : je veux dire spontanément et résolument encline, du seul fait de mon identité française, à me mêler des affaires de l'universel littéraire »⁴. Quant aux « développements » qui sous-tendent le projet de Suleiman et McDonald, ils sont en réalité plus typiques des évolutions de l'université américaine que des études littéraires en France. Une « approche », aussi « nouvelle » fût-elle, reste donc toujours située. Aborder dès lors, *hic et nunc* – c'est-à-dire dans une université française au début du XXI^e siècle – la place de l'Afrique francophone dans le jeu littéraire mondial, c'est inévitablement s'ouvrir à deux options : une approche « comparatiste », récemment explorée dans un volume collectif édité par Florence Paravy (*Littératures africaines et comparatisme*, 2011), et une option « francisante ». C'est, de mon point de vue, dans ce dernier domaine que l'interrogation sur « la place de l'Afrique francophone » reste actuellement la plus lacunaire, et qu'elle trouve donc sa plus impérieuse nécessité. Dans les pages qui suivent, et qui se veulent une contribution à la nouvelle histoire littéraire visée par une telle interrogation, c'est donc moins le « jeu littéraire mondial » que « le système littéraire français » dont je vais explorer les normes et les écarts. En inversant provisoirement les priorités, j'entends cependant montrer le grand bénéfice que les études littéraires en français et en France pourraient tirer d'une « approche globale ».

Qu'elle préoccupe les écrivains ou les professeurs de lettres, l'histoire littéraire reste en effet traditionnellement pensée selon une série de partages implicites et hiérarchiques : entre littérature et non-littérature ; auteurs, textes et genres majeurs ou mineurs ; centre et périphéries ; supports nobles et prestigieux ou, au contraire, secondaires et disqualifiants... Ces oppositions impliquent par ailleurs une circulation unilatérale des modèles, des idées et des influences esthétiques ou théoriques. Or de nouvelles recherches s'interrogent désormais sur le statut des textes autant que sur leur littéarité, et elles s'attachent à souligner le caractère réciproque voire réversible des interactions entre modèles dominants et modèles minorés, choix linguistique majoritaire ou minoritaire, centre et périphéries – ces dernières étant entendues au sens large de pratiques marginales ou tenues pour telles.

La nécessité s'impose donc de repenser l'histoire littéraire française de façon plus globale en tenant compte, d'une part, de la diversité voire de l'hybridation des pratiques, genres et sous-genres, et en explorant, d'autre part, l'influence des moyens de diffusion et de circulation des textes sur ces mêmes pratiques. Cette « nouvelle » histoire littéraire suit aujourd'hui quatre principales directions.

L'interrogation porte d'abord sur l'histoire et les contours de l'idée moderne de littérature, avec un intérêt particulier pour les rapports entre littérature et savoir : comment les sciences humaines et sociales (histoire, psychologie, anthropologie, sociologie) ont progressivement conquis leurs domaines de compétence sur la littérature, et comment cette dernière leur a répliqué.

D'autres recherches – de sociocritique ou de sociologie littéraire – mettent davantage l'accent sur les relations entre littérature, structures sociales et idéologies. Tandis que certains étudient la situation des écrivains, en relation avec leurs positionnements pour ou contre les conceptions et les pratiques dominantes de la littérature, d'autres analysent plutôt les conditions et les fluctuations de la réception sur les productions et les conceptions littéraires. Dans l'un et l'autre cas, cependant, la démarche s'apparente largement aux méthodes de la sociologie ou de l'histoire culturelle.

⁴ Casanova, *op.cit.*, p.16.

Ces approches contextuelles et communicationnelles de la littérature nourrissent également un intérêt particulier pour ses rapports avec la presse et ses différents supports (journaux, périodiques, revues...).

Enfin, le développement outre-atlantique des études de genre et des études postcoloniales, souvent à partir de penseurs venus de France ou du monde francophone, a fait retour sur l'histoire littéraire pour y interroger la place et le rôle des femmes ainsi que les incidences et les héritages de la relation occidentale à l'autre, notamment à l'époque coloniale.

Rétrospections et points aveugles

Sur ces grandes orientations de la « nouvelle » histoire littéraire, formulons deux constats rapides. On remarquera, tout d'abord, qu'elles approfondissent dans une large mesure les programmes jadis esquissés par les fondateurs mêmes de cette tradition disciplinaire en France, mais sans plus endosser leur préoccupation centrale pour les relations entre langue, littérature et identité nationale ; on s'avisera, en outre, qu'elles se déploient souvent dans l'ignorance les unes des autres et qu'elles entretiennent ainsi, chacune à leur manière, un certain angle mort dans leur vision rétrospective.

Le questionnement sur les rapports entre littérature et savoir s'inscrit en effet dans la continuité de Germaine de Staël, dont l'essai *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* redéfinissait, en 1800, le domaine littéraire « dans son acception la plus étendue ; c'est-à-dire, renfermant en elle les écrits philosophiques et les ouvrages d'imagination, tout ce qui concerne enfin l'exercice de la pensée dans les écrits, les sciences physiques exceptées »⁵. Semblablement, au seuil du XX^e siècle, Gustave Lanson élaborait ses *Essais de méthode, de critique et d'histoire littéraire* en lien étroit avec la sociologie, tout en invitant déjà les chercheurs à montrer « le rôle littéraire des journaux, c'est-à-dire non pas seulement la part faite à la littérature dans les journaux sous forme de productions originales ou de critiques, mais aussi la répercussion du développement de la presse périodique sur la littérature »⁶. Enfin, la préoccupation pour les problématiques de genre n'était pas tout à fait étrangère à Jean-Jacques Ampère, un précurseur de Lanson qui voyait précisément dans « la condition des femmes » ou « la relation d'un sexe à l'autre » l'une des « données capables d'influer sur la littérature »⁷.

S'il faut bien noter, cependant, que ces figures fondatrices de l'histoire littéraire en France n'ont guère reconnu la contribution des femmes auteurs, ainsi que l'a montré Martine Reid dans un livre récent (*Des femmes en littérature*, 2010), et qu'elles ont par ailleurs ignoré l'émergence des littératures francophones non-européennes – et notamment la place des auteurs antillais – dans leurs histoires respectives de la littérature française, force est de constater que leurs partis pris intellectuels perdurent encore largement aujourd'hui, à l'exception toutefois de leur prisme national. Staël (*De l'Allemagne*, 1810), Ampère (« De l'histoire de la littérature française », *Revue des deux mondes*, 1834) et Lanson partageaient en effet une même préoccupation pour le rôle des « influences étrangères » et pour la spécificité de « l'esprit français » en littérature qui s'est, depuis, progressivement estompée. Mais il n'empêche : Vincent Debaene, dans *L'Adieu au voyage, l'ethnologie française entre science et littérature* (2010), consacre moins de six pages (sur les 520 que compte son livre) aux rapports entre ethnologie et littérature dans les lettres francophones. Le volume collectif dirigé par Marie-Ève Thérénty et Alain Vaillant (*Presse, nations et mondialisation au XIX^e siècle*, 2010) contient certes une partie entièrement consacrée à la situation québécoise, mais

⁵ *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* Paris, Flammarion, GF, 1991, p.66.

⁶ *Essais de méthode, de critique et d'histoire littéraire*, Paris, Hachette, 1965, p.85.

⁷ *De l'histoire de la poésie*, 1830, cité par Alain Vaillant dans *L'Histoire littéraire*, Paris Armand Colin, 2010, p.63.

leur « histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle » (*La civilisation du journal*, 2012) ne tient malheureusement pas compte des publications francophones. La somme récente de Gisèle Sapiro sur *La responsabilité de l'écrivain, littérature, droit et morale en France, XIX^e-XXI^e siècle* (2011) ignore semblablement les écrivains francophones d'origine non-européenne, alors que des auteurs antillais ou africains ont largement participé au combat pour la liberté d'expression dès le XIX^e siècle, et que certains faisaient encore au XX^e siècle l'objet de censures, comme l'a montré Hans-Jürgen Lüsebrink dans *La Conquête de l'espace public colonial, prises de parole et formes de participation d'écrivains et d'intellectuels africains dans la presse à l'époque coloniale, 1900-1960* (2003). En exposant les *a priori* négatifs et les jugements stéréotypés formulés à l'encontre des femmes auteurs, confinées par les historiens de la littérature dans un statut subalterne et dans le monde de l'oralité et de l'émotivité, Martine Reid semble ignorer, de son côté, qu'il s'écrivait exactement la même chose des paysans sous la Révolution (ainsi que l'ont montré Michel de Certeau, Dominique Julia et Jacques Revel dans *Une Politique de la langue*, en 1975), et qu'il se dira longtemps la même chose des Noirs – qu'ils soient auteurs ou pas. Inversement, dans son exposition des modalités scripturaires par lesquelles des écrivains d'expression française se sont, du XVIII^e au XX^e siècle, opposés aux conceptions dominantes de la littérature (*Les Contre-littératures*, 1975, rééd. 2011), Bernard Muralis ne tient nul compte de la place des femmes – à l'exception de George Sand – dans le texte exotique et le discours du peuple ou sur le peuple, et il évoque à peine leur présence dans les littératures négro-africaines.

Les universitaires n'ont cependant pas l'apanage de ces partialités, car on les rencontre aussi sous la plume des écrivains qui, depuis le XIX^e siècle, ont joué un rôle prépondérant dans l'élaboration de l'histoire littéraire. Pour ne donner qu'un seul exemple, mais d'autant plus significatif qu'il fait souvent figure d'autorité, Julien Gracq relève, dans une conférence à l'École Normale Supérieure en 1960, trois importants changements dans l'histoire littéraire française.

Si l'on peut, selon lui, distinguer à chaque époque « une haute et une basse littérature », c'est-à-dire d'une part une « littérature de créateurs » et d'autre part une « littérature de monnayeurs, qui vulgarisent pour les lecteurs attardés la production au ton d'avant-hier », il devient de plus en plus difficile de les hiérarchiser quand, à côté d'une « littérature de rupture, dans laquelle prennent place Rimbaud, Lautréamont, Mallarmé, Jarry, Claudel, le surréalisme », coexiste une « littérature de tradition ou de continuité où s'aligneraient non moins certainement Flaubert, Anatole France, Barrès, Gide, Mauriac, Montherlant »⁸.

Cela entraîne deux ruptures fondamentales : si jusqu'en 1840, « les grands écrivains de chaque époque, et presque tous, ont été reconnus sur le champ », à compter de cette période, le canon devient extrêmement mobile et « les manuels de littérature meurent jeunes », faute de savoir ou de pouvoir identifier ces « bombes à retardement » que sont les écrivains et les poètes dont se réclamera la postérité littéraire : ainsi Lautréamont, Rimbaud sont-ils absents et Baudelaire, Verlaine, Mallarmé à peine évoqués dans un manuel de 1914 sur la poésie post-romantique, alors qu'ils sont devenus incontournables depuis les Surréalistes. Ces derniers marquent d'ailleurs une seconde rupture puisqu'ils s'émancipent du traditionnel « fonds de culture sur lequel poussent et se nourrissent les œuvres »⁹ et qu'ils ne font plus souche sur l'habituel terreau de la littérature gréco-latine, des Écritures ou des classiques européens (« quelques dramaturges espagnols, quelques poètes italiens »)¹⁰.

S'ensuivent, dès lors, deux conséquences majeures : parce qu'à compter des Surréalistes, « la culture moderne de l'écrivain » rompt, en France, avec le passé littéraire au bénéfice de filiations avec « diverses littératures contemporaines connexes : anglaise, allemande, russe,

⁸ Gracq, *Préférences* dans *Œuvres Complètes I*, Gallimard, coll. Pléiade, 1989, pp. 860-861.

⁹ *Ibidem*, p.864.

¹⁰ *Ibid.*, p.865.

sud-américaine », et parce qu'« elle ne se nourrit plus que d'œuvres de construction plutôt que d'expression spontanée », la production littéraire française participe certes d'un nouvel ensemble global – qu'on pourrait désormais appeler la « littérature mondiale », en lieu et place de la littérature classique, jadis ancrée dans l'antiquité et la Bible – mais elle tend, dans le même temps, à devenir de plus en plus technique et désenchantée¹¹.

On pourrait certes nuancer le propos de Gracq, et notamment ses oppositions entre haute et basse littérature, littérature d'avant-garde et littérature de tradition, « littérature d'expression spontanée » et « littérature d'obsession technique »... Il suffirait de rappeler, tout d'abord, l'importance qu'occupa longtemps le modèle de la conversation, comme « genre des genres littéraires français » (Marc Fumaroli, *Trois institutions littéraires*, 1994), et la puissante influence qu'exerça conséquemment la rhétorique pour parvenir à ce « ton naturel ». On soulignerait ensuite le caractère arbitraire de sa conception romantique de la littérature, exclusivement conçue comme un régime d'exceptionnalité et une révolution permanente dans l'usage poétique de la langue, au détriment d'autres pratiques comme la « littérature d'idées » et la « littérature de divertissement », pourtant cruciales au XIX^e siècle¹², ou comme, tout simplement, l'usage ordinaire du langage (la fameuse littérature du « lieu commun », célébrée par Jean Paulhan dans *Les Fleurs de Tarbes* en 1941). De telles déterminations ne nous feront toutefois pas sortir du cadre dans lequel évolue Julien Gracq : il reste en effet tributaire d'une histoire patrimoniale de la littérature française, pensée indépendamment des autres littératures d'expression française – communément appelées « littératures francophones » – et sur la base d'un support distinct : le sacro-saint « livre ».

Or, dans les jalons qu'il pose, dans les ruptures qu'il identifie, le point de vue de Julien Gracq me semble contenir un vaste et double angle mort, non reconnu ni identifié comme tel. Cet angle mort concerne d'abord l'émergence des littératures d'expression française *non-européennes*, et il inclut ensuite celle des femmes de lettres qui ne sont pas davantage prises en considération dans son propos panoramique, sinon sur le mode d'une référence fantasmatique au « monde sans passé et sans avenir (...) de ce qu'Éluard a nommé *La Vie immédiate*, monde où l'histoire mord à peine, où le souci de l'action et de l'engagement n'a pas de prise (...), l'univers féminin à peu près tout entier »¹³. Pour le prouver, revenons sur les trois changements qu'il identifiait.

Si elles marquent une rupture dans la traditionnelle partition du canon, entre « littérature de créateurs » et « littérature de monnayeurs », les années 1830-1840 sont surtout un seuil décisif dans l'essor, d'une part, de la presse (A. Vaillant et M.-È. Thérenty : *1836, L'an I de l'ère médiatique*, 2001 ; D. Kalifa, Ph. Régner, M.-È. Thérenty et A. Vaillant : *La civilisation du journal*, 2012) et, d'autre part, des littératures francophones *non-européennes* qui, par-delà les belles-lettres, contribuent de façon significative à la littérature d'idées (Auguste Viatte, *Histoire comparée des littératures francophones*, 1980). Semblablement, les années vingt voient tout à la fois naître de nouveaux journaux, de nouvelles revues, et de nouvelles traditions romanesques en Afrique et aux Antilles (Philippe Dewitte : *Les mouvements nègres en France (1919-1939)*, 1985 ; H.-J. Lüsebrink, *La conquête de l'espace public colonial*, 2003). De surcroît, si l'on peut constater la présence déterminante d'auteurs « francophones » dans les avant-gardes littéraires françaises (à savoir des écrivains « venus d'ailleurs » mais qui choisissent l'expression en français, à l'instar de Guillaume Apollinaire, Tristan Tzara, ou des écrivains suisses et belges qui participent à la vie littéraire française), beaucoup d'entre eux importent et imposent ce que Jean-Claude Blachère a appelé *Le modèle nègre* (1981), c'est-à-dire un « primitivisme littéraire » et un intérêt pour « la question noire » qui marqueront durablement les avant-gardes littéraires en France, depuis les surréalistes jusqu'aux

¹¹ *Ibid.*, p.866.

¹² Alain Vaillant, *L'Histoire littéraire*, Paris, Armand Colin, 2010, pp.114-115.

¹³ Julien Gracq, *op.cit.*, p.878.

existentialistes (Jean-Paul Sartre, Boris Vian) en passant par Samuel Beckett (qui fut le traducteur vers l'anglais de nombreux « textes francophones », par des auteurs antillais, français ou africains, dans l'anthologie *Negro* éditée par Nancy Cunard en 1934).

La supposée « rupture » avec le matériau traditionnel de la littérature gréco-latine ou des Écritures, ainsi que le modèle littéraire de « l'avant-garde » deviennent tout relatifs dès lors qu'on se situe à l'échelle des littératures d'expression française : on trouve au contraire la permanence d'une référence à l'Antiquité, une forte pratique de la citation latine, et de nombreux usages esthétiques, philosophiques, historiques de la « bibliothèque antique » chez les auteurs antillais et africains, comme l'ont démontré Laurent Dubreuil (*L'Empire du langage, colonies et francophonie*, 2008) et Bernard Mouralis dans son dernier livre (*Littératures africaines et antiquité*, 2011). Semblablement, l'imitation des Anciens reste fortement présente dans la prose et la poésie des femmes auteurs, dont les écrits associent souvent condition noire et condition des femmes (Olympe de Gouges, Fanny Raoult, Germaine de Staël, Marceline Desbordes-Valmore, Marguerite Yourcenar...), tandis que ce sont deux journalistes antillaises, les sœurs Nardal, qui se réclameront les premières d'une « civilisation afro-latine » dans l'entre-deux-guerres (*La Revue du monde noir*, 1932). La réflexion sur le fait chrétien, l'intertextualité et le dialogue critique avec les Écritures se poursuit également chez les romanciers, penseurs et poètes africains et chez de nombreux autres auteurs francophones dont beaucoup – notamment au Québec – sont passés par les ordres avant de devenir écrivains. De surcroît, le mythe de « l'expression spontanée » se ressource dans « l'imaginaire de l'oralité » associé à ces littératures (Alain Ricard, *Littératures d'Afrique noire*, 1995) : mythe et imaginaire, dis-je, car cette oralité est non seulement travaillée, et donc rien moins que spontanée, mais elle est de surcroît habitée par diverses traditions écrites autant que par les littératures orales.

On soulignera, par contraste, le rôle matriciel des supports périodiques et des réseaux excentrés de publication et de diffusion dans le développement de ces littératures : « 95% de la production littéraire africaine *publiée* entre 1913 et 1960 parut non pas sous forme de livres (monographies) mais essentiellement dans la presse », nous rappelle opportunément Hans-Jürgen Lüsebrink dans *La Conquête de l'espace public colonial*¹⁴, tandis qu'Auguste Viatte établissait auparavant de semblables constats pour les littératures antillaises, louisianaises et québécoises dans son *Histoire comparée des littératures francophones* (1980). On constate par ailleurs une place significative des femmes dans les journaux et des revues francophones de l'entre-deux-guerres. Les textes, enfin, connaissent une large circulation éditoriale : beaucoup de romans ou de poèmes africains furent ainsi publiés d'abord dans la presse (*Paris-Dakar* ; *Réveil* ; *A.O.F.*) avant d'être repris dans des revues ou des maisons d'édition basées en France ; certains sont même passés par le Nouveau-Monde (États-Unis, Québec) avant d'arriver en France ; il en va de même pour la littérature antillaise.

Hypothèses, mobiles et contours d'une histoire intégrée

En soulignant ces faits, souvent ignorés par les historiens de la littérature française, et en exposant par conséquent leurs divers points aveugles, mon objectif n'est évidemment pas de jeter le discrédit sur des ouvrages et des auteurs qui constituent autant de références pour les études littéraires. Il ne suffit pas de constater des manquements, il faut aussi en rendre compte et proposer sur ces bases une autre histoire littéraire, plus synthétique et globale.

Les angles morts établissent en effet des frontières et des hiérarchies contestables. Ces dernières sont genrées, au sens sexué ou discursif (littérature masculine vs littérature féminine ; genres nobles vs presse et paralittérature), ou bien elles sont implicitement

¹⁴ Frankfurt am Main, Iko-Verlag, 2003, p.4.

racialisées : les écrivains francophones européens sont ainsi, au même titre que les auteurs blancs antillais ou réunionnais (Heredia, Leconte de Lisle, Saint-John Perse...) spontanément intégrés à la littérature française, tandis que des écrivains de citoyenneté ou même de nationalité française mais d'origine non-européenne comme les Antillais, les Guyanais ou les Africains à l'époque de l'Union française (1946-1958), sont automatiquement relégués dans la « francophonie » dès lors qu'ils entrent en littérature. Pour expliquer ces partialités, je formulerai trois hypothèses.

Les historiens – et les historiens de la littérature – s'accordent sur la rupture qu'a représentée la Révolution française dans l'ordre social, politique et culturel, mais ils n'insistent peut-être pas suffisamment sur les continuités qui rattachaient également la France post-révolutionnaire et républicaine à celle de l'Ancien Régime. De la monarchie, la République a en effet reçu deux principaux héritages : une politique étatique et centralisatrice de la langue, ainsi qu'un empire et des rapports coloniaux avec les peuples africains. Mais la nécessité de conforter l'idée républicaine, tout comme la volonté de redéfinir les relations entre la nation et ses institutions politiques (le corps de la langue venant se substituer, via la littérature, au corps du roi comme garantie de l'unité nationale), ont finalement conduit les historiens de la littérature à négliger, dès le XIX^e siècle, l'incidence des héritages monarchiques.

Ma première hypothèse met donc en relation l'histoire littéraire et l'histoire nationale en s'intéressant à la politique de la langue : les Révolutionnaires ont en effet dénoncé l'usage aristocratique de la langue (et par là précipité la fin du modèle rhétorique de la conversation) et ils ont voulu imposer, à rebours, une langue démocratique qui soit avant tout un « français national ». Ce français national s'est construit, comme l'ont montré Renée Balibar et Michel de Certeau (respectivement dans *Les Français fictifs*, 1974, et *Une politique de la langue*, 1975), contre les dialectes régionaux et tous les particularismes linguistiques. Dans la pratique éducative, il s'est de surcroît conçu à deux niveaux : le français élémentaire, réduit à ses normes les plus simples et les plus strictes, et le français secondaire, en situation de colinguisme avec le latin, mais sur lequel s'est établie la nouvelle tradition littéraire (Renée Balibar, *L'institution du français*, 1985). En refoulant les parlers régionaux, au niveau élémentaire, et en refoulant le français élémentaire, au niveau secondaire, le « français national » post-révolutionnaire s'est donc construit contre l'idée même de francophonie – laquelle impliquait en effet la diversité linguistique sinon la coexistence de plusieurs langues littéraires – en même temps qu'il prolongeait la lutte contre les parlers régionaux politiquement engagée dès l'Ancien Régime. Faut-il rappeler que c'est exactement le même dispositif – l'usage du symbole, objet infamant – qui servit à stigmatiser, dans l'école de la Troisième République, tout à la fois l'expression dans les langues régionales de la métropole et celle dans les langues indigènes des colonies ? (Hervé Lieutard et Marie-Jeanne Verny, *l'école française et les langues régionales*, 2008 ; Louis-Jean Calvet, *Linguistique et colonialisme*, 2002).

Ma seconde hypothèse met de fait en relation l'histoire littéraire et l'histoire coloniale : comme l'a montré Gary Wilder (*The French Imperial Nation-State*, 2005), la citoyenneté républicaine s'est mise en place de façon extrêmement sélective – s'en trouvaient automatiquement exclus les femmes, les Noirs, les juifs, les indigents et les mineurs. Ce fut justement l'objet de luttes politiques – insurrection des esclaves dans les îles, politisation des femmes dans la métropole – que de vouloir mettre fin à ces exclusions : sur la pression des insurgés noirs, l'abolition de l'esclavage, octroyée par Sonthonax en août 1793, fut effectivement validée par la Convention en février 1794, mais l'une des premières mesures politiques de Napoléon Bonaparte, après son coup d'État de 1799, fut précisément d'imposer en 1802 le rétablissement de l'esclavage contre la volonté politique des républicains noirs, dont Toussaint-Louverture. L'historien Laurent Dubois, dans ses divers ouvrages et articles, a très bien mis en relief « l'imagination politique défaillante des administrateurs de la

métropole, qui bien que les dirigeants antillais eussent été tout disposés à maintenir des régimes fort conservateurs et comprenant le recours à une main-d'œuvre forcée, n'ont, en fin de compte, pas su accepter les conséquences radicales d'une citoyenneté républicaine sans distinction de race »¹⁵. La conséquence littéraire de tout cela fut l'impossibilité conjointe d'admettre une « citoyenneté sans distinction de race » dans la république des lettres.

Ma troisième hypothèse s'articule sur les vicissitudes de l'histoire littéraire, telle qu'elle s'est institutionnalisée en France : en laissant aux écrivains, pendant une large partie du XIX^e siècle, le soin d'écrire l'histoire littéraire pour « se garder l'enseignement des lois immuables de la rhétorique », les professeurs ont permis, selon Alain Vaillant¹⁶, le triomphe de conceptions formalistes, autotéliques et auctoriales de la littérature, auxquelles ils ont fini par se rallier. La littérature est ainsi devenue une création exclusive d'auteurs, sans autres fins qu'elle-même et la beauté du langage, et cette « esthétisation » l'a de fait dissociée de toute une série de pratiques d'écriture qu'on a tenues dès lors pour marginales, alors même qu'elles constituaient une large part des productions littéraires françaises et francophones, entendues au sens large. Parallèlement, le triomphe de cette vision esthétique a conduit les premiers historiens des littératures francophones à privilégier l'étude de la poésie au détriment de la prose, pourtant majoritaire, et à négliger notamment les « français fictifs » produits au contact de l'école coloniale par des écrivains, africains ou antillais, qui n'avaient que rarement accès au colinguisme français-latin et qui ont donc dû conquérir (et partant manifester) cet héritage gréco-latin.

Ces trois hypothèses restent bien sûr à conforter, sur la base d'enquêtes historiques et d'analyses littéraires précises, mais elles forment le socle sur lequel peut vraisemblablement se bâtir une autre histoire littéraire. De surcroît, les mutations actuelles de la littérature d'expression française, avec l'apparition de nouveaux supports et réseaux de diffusion, la mise en place de rapports détachés au territoire, à la nation et à la tradition littéraire, l'importance croissante des femmes et des productions francophones dans le marché de l'édition et dans celui de la traduction à l'étranger, les stratégies convergentes, enfin, des écrivains français et francophones dans la promotion d'une « littérature-monde en français » semblent rendre d'autant opportune et utile cette nouvelle démarche historiographique que j'appellerai « intégrée », pour quatre raisons différentes.

Conscient qu'on ne peut, selon la formule de l'historien afro-américain Nathan Huggins, « disjoindre une histoire blanche de la liberté et une histoire noire de l'esclavage », puisque tant aux Etats-Unis qu'en France, « l'avènement d'une nation libre, inspiré des Droits de l'homme, n'en reposa pas moins sur l'esclavage »¹⁷, cette nouvelle histoire littéraire sera *intégrée* (« *integrated* ») car elle s'articulera sur ces jonctions (en soulignant notamment la médiation opérée par certaines femmes auteurs) et elle associera dans un même ensemble les productions du centre et celles des périphéries.

Cette histoire sera également « intégrée » dans la mesure où elle étudiera, sans *a priori* ni hiérarchies, tout à la fois les productions de la culture lettrée ou savante et celles des cultures dites populaires, en visant précisément à expliciter leurs zones de partage – au sens d'une « culture publique partagée » (Lawrence Levine, *Culture d'en haut, culture d'en bas*, 2010) – ainsi que leurs moments précis de friction ou de scission.

Sa perspective intégrée procédera également de son intérêt pour tous les supports de la littérature : des formes de l'imprimé (le livre, mais aussi le journal, le périodique, la revue) aux divers moyens de diffusion (radiophonie, disque, lecture publique ou livre enregistré, théâtre...).

¹⁵ Laurent Dubois, « “Citoyens et amis !” Esclavage, citoyenneté et République dans les Antilles françaises à l'époque révolutionnaire », *Annales*, Paris, Armand Colin, 2003, p.283.

¹⁶ *L'Histoire littéraire*, Paris, Armand Colin, 2010, p.68.

¹⁷ *Black Odyssey : the Ordeal of Slavery in America*. New York, Allen & Unwin, 1990, pp.XLIV & XI.

Enfin, elle sera intégrée au sens d'une histoire connectée, qui met prioritairement en valeur les échanges, les transferts et les influences réciproques entre cultures (ou littératures) dominantes et dominées, tout en reconnaissant le rôle fondamental de passeurs et de passerelles qu'ont pu jouer, dans ces processus de médiation, un certain nombre de figures (écrivains, journalistes, diplomates, artistes) et de productions culturelles (anthologies, revues, dramaturgies, expositions...).

Ressources bibliographiques et méthodologiques

Il va de soi que cette histoire littéraire intégrée ne saurait se construire *ex nihilo*, mais qu'elle dispose d'ores et déjà d'un certain nombre de ressources et de modèles. Son ambition est donc d'en prendre acte tout en contribuant à l'élaboration et au perfectionnement de nouveaux outils critiques.

Nous pouvons partir des habitudes intellectuelles de l'histoire littéraire. Comme l'a montré Bernard Mouralis (*Les Contre-littératures*, rééd. 2011), la « mise en système de la littérature » permet de dominer la production littéraire en la rapportant à des œuvres ou à des traditions antérieures et en la situant dans un ensemble familier. Elle s'ordonne ainsi selon un découpage temporel – par siècles, par périodes – qu'on peut toujours contester mais non pas éviter, et elle se structure ensuite selon une métaphorisation spatiale (jadis « le Parnasse », l'image de « l'iceberg » chez Julien Gracq, aujourd'hui le « champ littéraire ») qui permet de marquer des frontières. Or le constat gracquien, à savoir que « les manuels de littérature meurent jeunes » et que le canon évolue donc rapidement, devient plus radical encore si l'on se place du point de vue des littératures d'expression française *non-européennes*. Jeunes, ces littératures défient non seulement la traditionnelle sécularisation et l'opposition entre avant-garde et tradition, puisqu'elles obéissent à des rythmes temporels différents, tout à la fois plus lents et plus rapides, voire à contretemps pour ne pas dire *syncopés* ; mais par leur déterritorialisation et par leur circulation, elles échappent également au réflexe cartographique qui régit encore les distinctions entre littératures nationales ou tout simplement l'opposition entre centre et périphéries.

Il importe donc de sortir des schémas franco-centrés (voire phallogocentrés) qui, d'une part, inclinent à interpréter les œuvres littéraires francophones (ou féminines) principalement à l'aune de la chronologie littéraire française (ou masculine) et qui, d'autre part, apprécient surtout leur valeur en fonction de leur proximité avec le centre littéraire que représentent Paris et ses prestigieuses maisons d'édition ou collections littéraires. Pour cela, il faut pratiquer la périodisation et la territorialisation dans un cadre tout à la fois plus souple et plus large.

Les études culturelles puis l'histoire connectée ont, dans le monde anglophone, largement favorisé les approches historiques transnationales : les *transatlantic literary studies* forment ainsi le pendant de cette « nouvelle histoire atlantique » qui aborde conjointement le développement des différents empires européens dans le nouveau monde. Paul Gilroy (*L'Atlantique noir*, 1993) et Brent Hayes Edwards (*The Practice of Diaspora*, 2003) ont également observé de près les translations culturelles et littéraires qui ont eu lieu entre Amérique et Europe (ou bien entre anglophonie et francophonie) au sein de « l'internationalisme noir » au XX^e siècle, mais cela s'est fait au prix d'une occultation complète des interactions entre créateurs noirs et auteurs blancs, ou plus largement entre revues noires francophones ou anglophones et revues françaises. Plus proche de la démarche que je voudrais engager, Christopher Miller étudie, dans *The French Atlantic Triangle* (2008), les ramifications littéraires de la traite, d'abord dans la littérature française des XVIII^e et XIX^e siècles, puis dans la littérature caribéenne d'expression française au XX^e siècle, ainsi que leurs interactions, en étudiant notamment la production des femmes auteurs. *French Global*, l'ouvrage collectif mentionné dans mon introduction, a semblablement proposé « une

nouvelle approche de l'histoire littéraire » en revisitant le canon de la littérature française à une « échelle globale ». Quels textes ont le plus manifesté les interconnexions avec d'autres cultures et littératures, à quelles époques les productions littéraires en français révélaient-elles l'existence d'un système littéraire global en se diffusant massivement hors de l'hexagone : les auteurs veulent penser l'histoire littéraire « comme si “la francophonie” avait toujours existé », pour citer le critique Philip Stewart en quatrième de couverture. Un tel ouvrage applique donc à une littérature nationale les orientations critiques issues de la littérature comparée, et qui sont défendues aujourd'hui par des revues académiques comme *New Literary History*. Ses 29 contributeurs, américains et français, ne font cependant que réactualiser la geste critique initiée par Denis Hollier à la fin des années 80 : paru en 1989, *A New History of French Literature* (traduit en français en 1993) avait en effet mobilisé plus de 200 chercheurs, des deux côtés de l'Atlantique, pour commenter une série d'événements littéraires, culturels ou politiques significatifs dans l'histoire de la littérature française. Son apport majeur tenait dans son regard extérieur et, partant, décentré par rapport à la tradition de l'histoire littéraire en France : même s'il respecte un ordre chronologique, le collectif *De la littérature française* varie les éclairages et les angles critiques pour produire « un effet d'hétérogénéité qui échappe à la linéarité traditionnelle des histoires de la littérature : tel article consacré à un genre suit tel autre centré sur une œuvre unique, des institutions pédagogiques côtoient des mouvements littéraires, et des bilans la description de carrefours ou de moments saillants »¹⁸. L'ouvrage parvient ainsi à éroder les catégories d'auteur et de période, mais non pas celles de date ou d'événement qui continuent d'être conçues de façon traditionnelle : à savoir comme « ce qui arrive » et dont l'historien doit pouvoir déterminer les causes et les conséquences. En nous inspirant de cette méthode (« susciter des rencontres, des coïncidences, des répercussions, des résurgences »)¹⁹, il nous apparaît toutefois plus fécond de repenser certains « événements » – même lorsqu'ils sont passés relativement inaperçus ou tombés dans l'oubli – dans leur double nature de « sphinx » (qui interroge et défie, au moment de leur actualisation, les capacités de compréhension de leur exacte nature) et de « phénix » (c'est-à-dire appelés à se rejouer, de manière différée et différente, en s'articulant par exemple à d'autres contextes ou en se combinant avec d'autres événements), ainsi que le propose l'historien François Dosse dans un essai récent (*Renaissance de l'événement*, 2010). On peut ainsi restituer une place, non certes de premier ordre, mais d'importance significative à des événements littéraires comme *Ourika* de Claire de Duras (1823), *Le Mulâtre* de Victor Séjour (1837), *Batouala* de René Maran (1921), *Force-Bonté* de Bakary Diallo (1926), *Le Monde tel qu'il est* de Salvat Etchart (1967) ou *Le Devoir de violence* de Yambo Ouologuem (1968), et montrer notamment comment ils ont pu se rejouer ultérieurement et autrement au sein d'autres œuvres de la littérature d'expression française.

Sur un plan plus pratique, on peut emprunter aux sciences sociales et aux sciences naturelles certains outils de quantification et de modélisation. La sociologie de la littérature et les études de la traduction font ainsi grand usage de la bibliométrie et de l'établissement de bases de données, tandis que Franco Moretti, un professeur italien de littérature comparée, propose d'appliquer les graphes de l'histoire quantitative, les cartes de la géographie et les arbres de la théorie de l'évolution pour mieux comprendre l'histoire des formes ou des genres littéraires ainsi que leur rapport au monde qui les entoure (*Graphes, cartes et arbres, modèles abstraits pour une autre histoire de la littérature*, 2005). Cette lecture distante est salutaire en ce qu'elle rompt avec les facilités monographiques de l'histoire littéraire (un auteur ou un texte vaut pour une période ou un genre littéraire dans son ensemble, une tradition nationale vaut pour plusieurs, une littérature pour la littérature...). Mais elle ne saurait nous épargner des études plus ponctuelles et poéticiennes (*close reading*), sur des auteurs et des textes précis,

¹⁸ Denis Hollier (dir.), *De la littérature française*, Paris, Bordas, 1993, p.XIX.

¹⁹ *Ibidem*, p.XX.

comme celles que mène par exemple le critique belge Jean-Loup Cornille lorsqu'il s'inspire de la théorie biologique des « *memes* » pour étudier les parentés voire les reduplications littéraires entre auteurs français et écrivains francophones (*Plagiat et créativité II*, 2010). Cette histoire littéraire intégrée portera donc inévitablement un questionnement poétique et narratologique : pour reprendre les modalités littéraires étudiées par Bernard Mouralis dans *Les Contre-littératures*, la littérature exotique laisse en effet émerger une autre rhétorique, qui prépare la subjectivité romantique ; la littérature sur le peuple fait entrer l'argot dans la langue normée, ainsi qu'une oralité qui finira par conquérir la voix narrative elle-même – d'abord par le discours indirect libre, avec Zola, puis avec l'avènement du récit oralisé chez Jean Giono, Louis-Ferdinand Céline, Henri Poulaille et tant d'autres romanciers de l'entre-deux-guerres (Jérôme Meizoz, *L'Âge du roman parlant (1919-1939)*, 2001). Si elle demeure aujourd'hui le seul domaine à rester largement exclue de la culture lettrée dominante, la littérature négro-africaine ne s'est pas moins écrite dans un fructueux dialogisme avec la littérature exotique, la littérature coloniale, et elle a progressivement expérimenté de nouveaux modes de narration (récit oralisé chez Alain Mabanckou, mais également « scripteur de paroles » chez Patrick Chamoiseau ; narration sur le mode africain de la parenté à plaisanterie chez Tierno Monénembo...) ²⁰. Et ce sont, au cours du XX^e siècle, des auteurs femmes autant des hommes qui ont contribué à l'émergence d'un nouveau sous-genre romanesque inspiré du récit d'esclave, entre témoignage, fiction et autobiographie. Il importe donc d'interroger ces nouvelles poétiques africaines ou antillaises, dans les relations qu'elles entretiennent avec certains écrivains français des XIX^e et XX^e siècles.

Pour conclure, un tel projet n'ambitionne évidemment pas de *refonder* l'histoire littéraire française : il propose simplement de la *repenser* dans un cadre transnational en y associant entre elles des productions et des problématiques littéraires quelque peu compartimentées ou laissées de côté. La prise en compte de l'histoire coloniale et des rapports de domination à l'intérieur de l'histoire sociale, politique, culturelle et littéraire implique nécessairement un tel cadre. C'est pour souligner les réalités et les effets de la domination genrée ou racialisée que nous nous concentrerons prioritairement sur les littératures francophones et féminines.

Ce projet d'histoire littéraire intégrée devrait ainsi favoriser, à terme, la désoccultation de certains corpus ainsi que la recomposition du canon littéraire enseigné à l'école, à l'université, ou légitimé par les concours d'enseignement, en mettant notamment en relief certaines filiations ou influences réciproques méconnues entre auteurs français et francophones, « noirs » et « blancs », femmes et hommes. Il devrait aussi permettre de cerner plus exactement les contours de la littérature dite « mondiale » et la place qu'y occupent les productions littéraires en français. Il s'agira, enfin, de mieux identifier les pratiques et les enjeux de la création littéraire contemporaine (XXI^e siècle) en allant au-delà des approches académiques en termes binaires (avant-gardes / traditions, littérature / paralittérature) pour privilégier les connexions horizontales plutôt que les hiérarchies verticales.

Anthony MANGEON

Université de Strasbourg (France)

Bibliographie

²⁰ Sur Mabanckou, voir mon article : « Qu'arrive-t-il aux écrivains francophones ? » Alain Mabanckou, Abdourahman Waberi et *Le Manifeste pour une littérature-monde en français* », pp.105-129 in Jean Bessière, Joanny Moulin, Micéala Symington (ed) : *Actualité, inactualité de la notion de « postcolonial »*, Paris, Champion, 2012, 160 p. ; sur Monénembo voir Bernard Mouralis : « Du roman à l'histoire : *Peuls* de Tierno Monénembo », pp.133-142 dans *L'illusion de l'altérité, Études de littérature africaine*, Paris, Champion, 2007, 767 p.

- Balibar, Renée & Laporte, Dominique. *Le Français national, politique et pratique de la langue nationale sous la Révolution*. Paris, Hachette, 1974, 224 p.
- Balibar, Renée. *Les français fictifs, le rapport des styles littéraires au français national*. Paris, Hachette Littératures, 1974, 295 p.
- Balibar, Renée. *L'institution du français, essai sur le colinguisme des carolingiens à la République*. Paris, PUF, 1985, 421 p.
- Berrou, Raphaël et Pompilus, Pradel. *Histoire de la littérature haïtienne, illustrée par les textes*. Tomes I & II. Éditions Caraïbes, Port-au-Prince, 1975, 735 p. & 754 p.
- Blachère, Jean-Claude. *Le modèle nègre : aspects littéraires du mythe primitiviste au XXe siècle chez Apollinaire, Cendrars, Tzara*. Dakar, Nouvelles Éditions Africaines, 1981, 234 p.
- Calvet, Louis-Jean. *Linguistique et colonialisme*, Paris, Payot, « Petite Bibliothèque », 2002, 328 p.
- Certeau, Michel de, Julia, Dominique et Revel, Jacques. *Une politique de la langue, la Révolution française et les patois*. Paris, Gallimard, NRF, Bibliothèque des Histoires, 1975, 320 p.
- Cornille, Jean-Louis. *Plagiat et créativité II (douze enquêtes sur l'auteur et son double)*. Amsterdam / New York, Rodopi, 2011, 248 p.
- Compagnon, Antoine. *La Troisième République des lettres, de Flaubert à Proust*. Paris, Seuil, 1983, 384 p.
- Debaene, Vincent. *L'Adieu au voyage, l'ethnologie française entre science et littérature*. Paris, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 520 p.
- Delacroix, Christian, Dosse, François, Garcia, Patrick et Trebitsch, Michel. *Michel de Certeau, les chemins d'histoire*. Bruxelles, Éditions Complexe, 2002, 239 p.
- Dosse, François. *Renaissance de l'événement. Un défi pour l'historien : entre sphinx et phénix*. Paris, PUF, coll. Le Nœud Gordien, 2010, 348 p.
- Dubois, Laurent. *Les esclaves de la République*. Paris, Calmann-Lévy, 1998, 242 p.
- Dubois, Laurent. « "Citoyens et amis !" Esclavage, citoyenneté et République dans les Antilles françaises à l'époque révolutionnaire », pp. 281-303 dans *Annales*, 58 (2) 2003.
- Dubois, Laurent. *Les Vengeurs du Nouveau Monde, histoire de la Révolution haïtienne*. Rennes, Perséides, 2005, 437 p.
- Dubreuil, Laurent. *L'Empire du langage, colonies et francophonie*, Paris, Hermann Éditeurs, 2008, 274 p.
- Edwards, Brent Hayes. *The Practice of Diaspora. Literature, Translation and the Rise of Black Internationalism*. Cambridge (Mass.) & London, Harvard University Press, 2003, 397 p.
- Fumaroli, Marc. *Trois institutions littéraires*. Paris, Gallimard, Folio Histoire, 1994, 369 p.
- Gilroy, Paul. *L'Atlantique noir : modernité et double conscience*. Traduit de l'anglais par Charlotte Nordmann. Paris, Amsterdam, 2010, 333 p.
- Hollier, Denis. *De la littérature française*. Paris, Bordas, 1993, XXVII-1091 p.
- Huggins, Nathan Irving. *Black Odyssey : the Ordeal of Slavery in America*. New York, Allen & Unwin, 1979, 264 p.
- Kraemer, Gilles. *Trois siècles de presse francophone dans le monde, hors de France, de Belgique, de Suisse et du Québec*. Paris, L'Harmattan, 1995, 223 p.
- Lieutard, Hervé et Verny, Marie-Jeanne. *L'école française et les langues régionales, XIXe-XXe siècles*, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, 2008, 356 p.
- Lüsebrink, Hans-Jürgen. *La Conquête de l'espace public colonial, prises de parole et formes de participation d'écrivains et d'intellectuels africains dans la presse à l'époque coloniale, 1900-1960*. Préface de Bernard Mouralis. Frankfurt am Main, Iko-Verlag für Interkulturelle Kommunikation, 2003, 272 p.

McDonald, Christie et Suleiman, Susan (dir.). *French Global, a new approach to literary history*. New York & London, Columbia University Press, 2010, 546 p.

Meizoz, Jérôme. *L'Âge du roman parlant (1919-1939). Écrivains, critiques, linguistes et pédagogues en débat*. Préface de Pierre Bourdieu. Genève, Droz, 2001, 510 p.

Miller, Christopher. *The French Atlantic Triangle, Literature and Culture of the Slave Trade*. Durham & London, Duke University Press, 2008, XVI-571 p.

Kalifa, Dominique, Régnier, Philippe, Thérenty, Marie-Ève, Vaillant, Alain (dir.). *La Civilisation du journal, histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*. Paris, Nouvelle Monde Éditions, collection Opus Magnum, 2012, 1762 p.

Mangeon, Anthony. « Qu'arrive-t-il aux écrivains francophones ? » Alain Mabanckou, Abdourahman Waberi et *Le Manifeste pour une littérature-monde en français* », pp.105-129 in Jean Bessière, Joanny Moulin, Micéala Symington (ed) : *Actualité, inactualité de la notion de « postcolonial »*, Paris, Champion, 2012, 160 p.

Moretti, Franco. *Graphes, cartes et arbres : modèles abstraits pour une autre histoire de la littérature*. Paris, Les Prairies ordinaires, 2008, 141 p.

Mouralis, Bernard. *L'illusion de l'altérité, Études de littérature africaine*, Paris, Champion, 2007, 767 p.

Mouralis, Bernard. *Les Contre-littératures (1975)*. Paris, Hermann Éditeurs, 2011, 207 p.

Paravy, Florence (ed). *Littératures africaines et comparatisme*. Préface de Jean-Marc Moura. Metz, Université de Lorraine, Centre de Recherches « Écritures », 2011, 214 p.

Ricard, Alain. *Littératures d'Afrique noire : des langues aux livres*. Paris, Karthala, 1995, 284 p.

Sapiro, Gisèle. *La Responsabilité de l'écrivain, littérature, droit et morale en France, XIXe-XXIe siècle*. Paris, Seuil, 2011, 750 p.

Lanson, Gustave. *Essais de méthode, de critique et d'histoire littéraire*. Rassemblés et présentés par Henri Peyre. Paris, Hachette, 1965, 479 p.

Paulhan, Jean. *Les Fleurs de Tarbes, ou la Terreur dans les Lettres (1941)*. Paris, Gallimard, coll. Folio Essais, 342 p.

Staël, Germaine de. *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales (1800)*. Paris, Garnier-Flammarion, 1991, 445 p.

Thérenty, Marie-Ève. *Mosaïques. Être écrivain entre presse et roman (1829-1836)*. Paris, Champion, 2003, 735 p.

Thérenty, Marie-Ève, & Vaillant, Alain (dir.). *1836 : L'An I de l'ère médiatique. Analyse littéraire et historique de La Presse de Girardin*. Paris, Nouveau Monde Éditions, 2001, 388 p.

Thérenty, Marie-Ève, & Vaillant, Alain (dir.). *Presse, nations et mondialisation au XIXe siècle*. Paris, Nouveau Monde Éditions, 2010, 512 p.

Vaillant, Alain (dir.). *Écrire / savoir : littérature et connaissances à l'époque moderne*. Saint-Étienne, Printer, 1996, 320 p.

Vaillant, Alain. *L'histoire littéraire*. Paris, Armand Colin, 2010, 391 p.

Viatte, Auguste. *Histoire comparée des littératures francophones*. Paris, Nathan, 1980, 215 p.

Wilder, Gary. *The French Imperial Nation-State : Negritude and Colonial Humanism between the Two World Wars*. Chicago, The University of Chicago Press, 2005, XI-404 p.